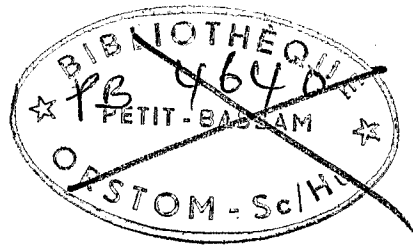


OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER
CENTRE DE PETIT-BASSAM - SCIENCES HUMAINES



LES KROU DE COTE D'IVOIRE

Contribution au commentaire de la carte B2a
"Groupes culturels et ethniques"
de l'Atlas de Côte d'Ivoire

A. SCHWARTZ

Février 1974

Fonds Documentaire IRD

Cote : Bx 23785 Ex: *uniqua*

Fonds Documentaire IRD



010023785

Il semble aujourd'hui acquis que le terme Krou tire son origine du nom d'une population qui, dès la fin du 16ème siècle, apparaît sur les cartes de la future côte libérienne, entre les rivières Cestos et Sinoe, sous l'appellation de Krao (1). La ressemblance avec le mot anglais "crew" ("équipage"), en dépit d'une vocation maritime très tôt affirmée des Krou côtiers, ne relèverait donc que d'une simple coïncidence phonétique.

Les populations du groupe culturel krou occupent sur le littoral atlantique un espace géographique de quelque 120.000 km², à cheval sur la Côte d'Ivoire et le Libéria, limité au sud et au sud-ouest, de Grand-Lahou à Monrovia, par environ 600 km de côte, au nord et au nord-est par les Mandé, à l'est par les Akan. Cet espace appartient intégralement à la zone subéquatoriale intérieure, au type climatique guinéen forestier, chaud et humide. La moyenne annuelle des précipitations est presque partout supérieure à 1.600 mm, et croît régulièrement d'est en ouest (Sassandra : 1.600 ; Tabou 2.300 ; Monrovia : 3.000).

Le groupe culturel krou compte, en gros, un million de personnes, réparties en une vingtaine d'"ethnies" plus ou moins importantes : 6 ethnies pour les 400.000 Krou du Libéria, 15 pour les 600.000 de Côte d'Ivoire. Si les densités de population atteignent en certaines régions 40 hab./km², la caractéristique démographique essentielle de l'aire krou n'en demeure pas moins, avec une moyenne de 8 hab./km², le sous-peuplement. A cette densité globale faible s'ajoute, comme le laisse apparaître la carte au verso de celle en couleurs, un morcellement extrême des entités ethniques, ce qui se traduit par l'existence de groupements souvent insignifiants.

Nous ne savons que peu de choses du peuplement krou ancien. Tout ce que l'on peut affirmer c'est que d'une part le peuplement actuel est issu d'un fond incontestablement autochtone - en témoignent les plus anciens écrits que nous connaissions sur cette partie de la côte (2), ainsi que les données de la tradition orale -, d'autre part que le territoire jadis occupé par ces populations autochtones s'étendait beaucoup plus au nord et au nord-est - en témoignent les traditions d'origine de nombreux lignages, qui font partir leurs ancêtres de la savane (3) -. Comment expliquer ce "tassement" des Krou au plus épais de la forêt et, partant, le rétrécissement de leur espace traditionnel ?

Trois types d'impulsion, très nettement distincts, semblent avoir présidé à la mise en place du peuplement actuel : la "poussée mandé" au nord, l'attrait de la côte au sud, l'éclatement du royaume ashanti à l'est. Ce que les historiens appellent la "poussée mandé" (4) provoqua de nombreux déplacements du nord vers le sud - déplacements qui n'ont jamais eu l'allure d'une véritable migration, mais se traduisaient par de simples départs de micro-unités, voire d'individus isolés -, liés essentiellement aux politiques impérialistes des Etats qui se succédèrent, du 14ème au 18ème siècle, sur les bords du Niger (invasions, contraintes militaires, assujettissements de toutes sortes...). Cette poussée amena vers la forêt les populations krou les plus septentrionales, apparemment déjà allergiques à toute forme de coercition, et sans doute aussi des éléments mandé. Le mouvement s'accroît à partir de la fin du 15ème siècle, quand les caravelles prennent la relève des caravanes, avec l'attrait de plus en plus fort que la côte exerce sur l'intérieur, du fait des possibilités de commerce avec les navires européens. L'éclatement, à partir du XVIIème siècle, du royaume ashanti (dont le berceau est l'actuel Ghana, et notamment l'arrivée en Côte d'Ivoire, au début du XVIIIème siècle, des Agni et des Baoulé, qui refoulent vers l'ouest des groupements moins puissants, contribue enfin à peupler directement ou indirectement, soit par apport de populations nouvelles, soit par refoulement de populations autochtones, les marches krou orientales. Comme le souligne très justement Y. Person, cette histoire "s'est déroulée dans un isolement exceptionnel, à un rythme très lent et dans un cadre très morcelé" (5).

Il est, bien sûr, tout à fait arbitraire de dissocier Krou du Libéria et Krou de Côte d'Ivoire. Dans le cadre de cette publication cependant, ces derniers seuls retiennent notre attention. Signalons, pour mémoire, que les 6 ethnies krou du Libéria comptent les effectifs suivants : Bassa, 166.000 ; Krou, 81.000 ; Grébo, 77.000 ; Krahn, 53.000 ; Bellé, 5.500 ; Déi, 5.500 (6).

A. LES TRAITS COMMUNS A LA CULTURE KROU

Nous avons annoncé qu'il n'existait pas moins de 15 "ethnies" krou en Côte d'Ivoire. Comme le souligne très vigoureusement E. Terray, "dans une région comme l'Ouest ivoirien, c'est en fait la notion même d'ethnie qui doit être contestée... L'Ouest forestier ivoirien (...) apparaît comme un milieu continu où l'on passe d'une zone à l'autre, d'une culture

à l'autre, d'une ethnie à l'autre par des transitions insensibles, où il est donc assez arbitraire de tracer des frontières tranchées. Ce milieu continu est fait d'une constellation de petites communautés souveraines ; chacune d'entre elles est au centre d'un réseau de relations où entrent toutes les communautés situées dans un rayon déterminé. Les réseaux centrés sur deux communautés contiguës se recouvrent partiellement mais ne se confondent jamais" (7).

Cette continuité a comme corollaire l'existence d'un certain nombre de traits communs à la culture krou, que ce soit aux plans de l'organisation sociale, du mode de vie ou de la cosmogonie.

Les Krou forment une société de type lignager, à filiation patrilinéaire, à résidence patrilocale et à mariage virilocal. Leur organisation socio-politique traditionnelle s'articule autour d'unités territoriales et familiales qui s'emboîtent les unes dans les autres selon un schéma pyramidal, et s'inscrit très nettement dans le groupe B de la classification établie par Fortes et Evans Pritchard, "ces sociétés où l'on constate l'absence de pouvoir central, de machinerie administrative, d'organisation judiciaire... où le système segmentaire des lignages règle les relations politiques entre segments territoriaux" (8). La parenté joue donc un rôle capital dans un tel type de société, où la seule autorité vraiment incontestée est celle de l'aîné du lignage ; mais aussi le mariage, en tant que créateur d'alliances, mariage dont la forte polygynie et l'existence d'une compensation matrimoniale - ou dot - au taux élevé font la clé de voûte de l'organisation sociale.

La culture matérielle est, de même relativement uniforme. La "civilisation" krou est une "civilisation de clairières" (9). Les Krou pratiquent la culture itinérante sur brûlis. Le riz est la nourriture de base, socialement la plus valorisée, le manioc et le maïs les nourritures d'appoint. A ces produits vivriers traditionnels s'ajoutent, depuis un demi-siècle, les cultures commerciales du café et du cacao, dont la pérennité contribue à stabiliser un terroir auparavant étroitement tributaire du nomadisme agricole. L'élevage est peu développé, mais le boeuf, objet jadis d'importantes fonctions rituelles (mariage, funérailles), tient toujours une place de choix dans le patrimoine lignager krou. Si les populations côtières s'adonnent traditionnellement à la pêche, la chasse - chasse collective au filet chez les Dida et les Godié, chasse individuelle au fusil ailleurs, piégeage - continue à être en honneur

chez les Krou de l'intérieur, dans une forêt riche en gibier. L'habitat, autrefois à base de cases rondes, a aujourd'hui presque partout adopté la case rectangulaire - sauf dans l'extrémité sud-ouest du pays où de très belles constructions traditionnelles subsistent -, avec des murs en pisé et des toitures en papo. Si l'activité artisanale est intense au nord et au nord-ouest de la région (artisanat d'art notamment : sculpture de masques et de statuettes, dans laquelle excellent les Wè), elle est plus réduite vers l'est (pays bété et dida), et presque inexistante sur la côte, où les objets d'importation européenne se sont très tôt substitués à la production locale.

L'uniformité de la culture krou se traduit enfin par une conception de l'ordre religieux sensiblement identique d'une population à l'autre. Les Krou reconnaissent un dieu unique, créateur de toutes choses. Mais ce dieu est trop loin des hommes pour qu'on puisse l'atteindre sans intermédiaires. D'où la prolifération des dieux secondaires que sont les génies, "résidant qui dans un arbre, qui dans une mare, qui dans un rocher... Ils décident de la fécondité de la terre et de celle des femmes, du succès de la chasse et de celui de la guerre. Il appartient aux clairvoyants (...) de les découvrir et d'interpréter leurs exigences en matière d'interdits et de sacrifices" (7). Satisfaits, ces génies, agents du Bien, veilleront au bonheur de ceux qui les vénèrent. Mécontents, ils laisseront les sorciers, agents du Mal, s'acharner sur ceux qu'ils veulent punir. Entrent également dans ce panthéon une série d'êtres fabuleux qui hantent la brousse, et dont certains, à l'allure humaine, de très petite taille et de peau rousse, ont fait croire à l'existence de négrilles dans la forêt ouest-ivoirienne (10). Les ancêtres n'occupent qu'une place insignifiante dans cet ordre religieux : invoqués, à certaines occasions, soit directement, soit par l'intermédiaire de masques, ils ne sont pas véritablement l'objet de culte.

B. LES PARTICULARITES DE L'ORGANISATION SOCIALE KROU

Si, comme nous l'admettons avec E. Terray, la notion d'ethnie est contestable dans l'Ouest ivoirien, le cadre géographique que l'appartenance à tel ou tel grand groupement humain permet de définir - indépendamment de son contenu exact - constitue néanmoins le niveau de référence indispensable à une analyse plus fine de l'organisation sociale krou. Par delà l'uniformité de la culture dont nous venons de présenter les grands traits, les formes que prennent

les agencements de la vie en société, d'une région à l'autre, d'un groupement humain à l'autre, nécessitent en effet une approche plus nuancée.

Mais avant de procéder, ethnique par ethnique, à une telle investigation, quelques précisions terminologiques s'imposent. Le schéma théorique de l'organisation sociale krou est le suivant : l'ethnie se compose de tribus, la tribu de clans (ou de lignages majeurs), le clan (ou le lignage majeur) de lignages moyens, le lignage moyen de lignages mineurs (ou minimaux), le lignage mineur (ou minimal) de familles polygyniques ou monogyniques. Pour saisir le sens de ces différentes unités, il convient d'avoir constamment présent à l'esprit que dans une société de type lignager tout s'articule autour de la notion de descendance. Le groupe de descendance le plus vaste est appelé clan quand les individus qui le composent n'ont de leur origine commune qu'une connaissance vague, se référant à un ancêtre mythique, impossible à situer généalogiquement ; il est appelé lignage majeur quand tous ses membres se rattachent par des connexions généalogiques précises à un ancêtre réel. Deux ou plusieurs clans, ou lignages majeurs, qui à un moment donné de leur histoire décident de "marcher ensemble", c'est à dire de former un groupement d'alliance, soit pour faire la guerre, soit tout simplement pour se marier à l'intérieur d'une sphère d'échange matrimonial privilégiée, constituent une tribu. Le clan ou le lignage majeur ont une profondeur historique, ainsi que des effectifs, variables. Plus l'ancêtre est éloigné et plus le groupe est démographiquement étoffé, plus la segmentation, c'est-à-dire la constitution de branches différentes, risque d'être importante. A l'inverse, moins l'ancêtre est éloigné et moins le groupe est étendu, moins la fragmentation est probable. Le clan ou le lignage majeur se subdivisera ainsi généralement en lignages moyens, le lignage moyen pouvant se définir comme une branche géographiquement localisée du clan ou du lignage majeur, se référant à un aïeul éloigné en moyenne de 5-6 générations, et ayant en principe acquis une certaine autonomie par rapport à l'entité plus vaste dont il est issu. Le lignage moyen se décompose à son tour soit en lignages mineurs, le lignage mineur se référant à un ancêtre commun présenté en principe comme le fils -décédé- du fondateur du lignage moyen, soit en lignages minimaux, le lignage minimal se référant à un aïeul encore vivant. Le lignage mineur ou le lignage minimal coiffent enfin la famille polygynique ou monogynique.

Ceci est le schéma théorique. Suivant les circonstances, le clan ou le lignage majeur peuvent très bien se segmenter directement en lignages mineurs, de même que le lignage moyen peut ne comprendre que des familles

polygyniques ou monogyniques. Chaque groupe compte en fait les entités qui lui ont été imposées par les impératifs particuliers de son histoire. Aussi le canevas que nous présentons ici ne fournit-il qu'un cadre de référence.

I. Les Dida (7)

Selon E. Terray "les Dida n'ont pas de mot pour se désigner comme peuple ; en effet, le mot "dida" n'appartient pas originellement à la langue dida et son interprétation varie selon les régions. L'opinion commune au sud est qu'il s'agirait d'un mot avikam signifiant "les tatoués". Au nord on le présente comme la déformation des mots baoulé "di, la" dont le sens serait : "Mange et dors" ; ce serait un sobriquet railleur donné par les Baoulé à leurs voisins de la forêt". Au nombre de 90.000 environ, les Dida occupent, à raison de 13 hab./km², les marches orientales du pays krou. Ils conservent de leur proximité avec le monde akan, dont de nombreux groupements de la zone de contact se disent originaires, des traits de culture incontestablement empruntés à une organisation sociale de type matrilineaire.

Le pays dida est formé de 68 tribus, qui s'identifient par un nom propre et comprennent chacune en moyenne 8 villages et un maximum de 3.000 personnes. La tribu tantôt se confond avec le lignage majeur (qu'E. Terray appelle maximal) - groupe de descendance le plus vaste -, tantôt s'est formée à partir et autour du lignage majeur, tantôt est faite de lignages moyens étrangers les uns aux autres. Hormis le cas où elle coïncide avec le lignage majeur, jadis unité exogame, ses membres ne partagent, en général, que le même interdit alimentaire. Le village, composé d'un certain nombre de lignages moyens, qui se réclament ou ne se réclament pas d'une souche commune, a déjà une existence beaucoup plus fonctionnelle : groupe de chasse, dépositaire de certains droits fonciers, il est politiquement souverain. Le lignage moyen, lokpa, est un patrilignage localisé, constitué par les descendants d'un ancêtre commun situé à la quatrième, cinquième ou sixième génération ascendante. Mais le lokpa est aussi l'ensemble des hommes qui participent à la chasse derrière le même grand filet, avec leurs ascendants et leurs descendants agnatiques. Unité exogame chez les Dida de l'ouest, il a des fonctions à la fois économiques (en tant que propriétaire foncier, groupe de travail collectif ou groupe de chasse) et politiques (en tant que composante de l'unité souveraine qu'est

le village). Le lokpa se divise en siri (sing. séré), "maisons". Le séré, qui est sans ambiguïté un groupe de parenté, peut être soit un lignage mineur, soit un lignage minimal. Dépositaire de certains droits fonciers, jouant un rôle important dans la régulation des échanges matrimoniaux, cadre à l'intérieur duquel s'opère la transmission des héritages, le séré apparaît comme l'unité par excellence de gestion économique.

2. Les Godié (11)

Le terme godié dériverait de l'expression qwè-dqi, littéralement "chimpanzé-panthère", surnom que leurs voisins du sud-ouest, les Neye, leur auraient donné, par allusion à leur tempérament frondeur, querelleur, belliqueux, semblable à l'humeur qu'affichent ces deux animaux quand ils s'affrontent. Au nombre de 17.000 environ, la structure de leur peuplement, avec une densité à peine supérieure à 2 hab./km², annonce déjà le faible degré d'occupation de l'espace qui caractérise leurs voisins de la rive droite du Sassandra.

L'organisation sociale des Godié est en gros semblable à celle des Dida, dont ne les sépare aucune frontière précise, et avec lesquels ils échangent très volontiers des femmes. L'unité sociale la plus grande est la tribu, bli ou mli suivant les régions, fédération de patrilignages moyens qui ont décidé de former ensemble soit un groupement d'alliance, aire privilégiée de l'échange matrimonial, soit un groupement de guerre, entité mieux à même de se défendre en cas de conflit, soit les deux à la fois. Cette fédération d'alliance est dirigée par un bli-kagnon ou kamagnon, "l'homme qui commande le le bli", choisi pour ses qualités guerrières et son sens de la justice. Le bli comprend de deux à plusieurs lignages moyens, lolokpa. Les membres du même lolokpa occupent généralement le même village, du, et ne peuvent se marier entre eux. Le lignage moyen se subdivise lui-même en séré, le séré étant comme chez les Dida, un lignage mineur ou minimal.

Peuvent être rattachés aux Godié les Kotrohou (900 environ), de leur vrai nom Lègrègnoua, "les hommes des dents d'éléphant", qui, partis du pays akan, atteignent par le littoral à la lagune de Fresco vers la fin du 17ème siècle ou à l'aube du 18ème ainsi que les Kodia (1.300 environ), de leur vrai nom Niqbiyo, "les hommes du bord de l'eau", dont jadis tous les villages étaient installés sur la rive gauche du Sassandra, et qui proviennent essentiellement de l'éclatement de lignages godié.

3. Les Bété (12)

Si "Bété est le nom que les sujets parlants se donnent à eux-mêmes" (D. Paulme), l'origine de l'ethnonyme demeure inconnue. Au nombre de 220.000 environ, répartis à raison de 15 hab./km² sur le territoire qu'ils habitent, les Bété constituent à la fois la population la plus importante du monde krou de Côte d'Ivoire et celle qui occupe son espace de la manière la plus dense.

Comme les Dida, les Bété ont une organisation sociale marquée à l'est par l'origine akan d'un certain nombre de groupements, se traduisant par la présence de matriclans, et accentuant ses caractéristiques patrilineaires au fur et à mesure que l'on s'enfonce vers l'ouest. Aussi la distinction couramment établie entre Bété de Gagnoa, Bété de Daloa et Bété de Soubré est-elle tout à fait justifiée.

L'unité socio-politique la plus vaste, la "tribu" - le pays bété en compte 93 -, correspond tantôt au clan, tantôt à une fédération de lignages moyens. Désignée par un nom propre dérivé de celui de son fondateur, ayant un nom générique (diqpi) à Daloa, elle comprend en moyenne 5 à 6 villages. Si D. Paulme y discerne, chez les Bété de Daloa, des "segments de clan" (su ou sup, "tronc"), l'entité la plus fonctionnelle semble partout être le lignage moyen, qribé à Gagnoa, grébo à Daloa, qriqbi à Soubré, groupe de descendance dont l'ancêtre se situe en moyenne à six générations, à l'intérieur duquel en général l'on ne se marie pas. Le lignage moyen, qui peut à lui seul, ou en association avec plusieurs autres, former un village, se subdivise en lignages mineurs, kossu, avec distinction, pour les Bété de Gagnoa, entre toyokossuyoko, descendants d'un même aïeul, et noyokossuyoko, descendants d'une même aïeule. Le lignage mineur coiffe enfin le lignage minimal, qreqbo (Gagnoa) ou liqbwé (Daloa).

Peuvent être rattachés aux Bété les Niaboua (15.000), les Niédeboua (3.000), les Kouzié (1.000) et, avec des réserves, les Kouya (5.000).

4. Les Wè (Guéré et Wobé) (13)

Les Wè ou Wènon ("les hommes qui pardonnent facilement"), en qui l'administration coloniale a cru voir, au début du siècle, deux ethnies différentes - les Guéré (de Gué-min, "les hommes de (la tribu) Guéo") et les Wobé

(de Wè-bè, "là-bas (ce sont) les Wè") - ne forment en réalité qu'une seule entité. Au nombre de 180.000 environ, les Wè sont très inégalement répartis sur le territoire qu'ils occupent : entre deux foyers de forte densité (près de 40 hab./km²), le pays dit wobé au nord - au contact de la savane - et le couloir entre Nuon et Cavally à l'ouest - de tous temps importante voie de passage -, s'étend une immense zone très peu peuplée (moins de 10 hab./km²). Les villages, qui s'égrènent le plus souvent linéairement le long des routes, comptent cependant presque toujours plus de 500 personnes.

L'organisation sociale des populations wè, tout en ignorant l'existence de chefferies véritables, est incontestablement la plus structurée et la plus complexe du monde krou. Du sommet à la base de la pyramide nous rencontrons successivement (mais non nécessairement) la confédération guerrière, bloa-dru ("tête du territoire"), dirigée par un bio-kla ("grand guerrier") ou too-bo ("père de la guerre"), dont le rôle en temps de paix se limite à de simples fonctions judiciaires, mais qui en temps de guerre s'impose en chef véritable ; le groupement de guerre, bloa ("territoire", au sens de "patrie"), qui reproduit en plus petit la structure de la confédération guerrière ; la fédération d'alliance, désignée également par le terme de bloa, résultat de la fusion de deux ou plusieurs patriclans ; le patriclan ou patrilignage majeur, tkè, qui s'identifiait jadis au village, ulo, groupe de descendance le plus vaste et véritable unité organique de la société wè : le chef en est l'aîné, nion-kla ("l'homme vieux"), qui règne sur le tkè en patriarche, dispose des biens collectifs (troupeau de boeufs notamment), tranche les litiges, conclut les mariages (le tkè formant le cadre exogamique dans la majeure partie du pays wè) ; le patrilignage moyen : unu chez les Wè de l'ouest - résultat de la fragmentation et de la dispersion géographique du tkè, souvent sous l'effet d'événements extérieurs (guerres tribales, puis pénétration coloniale) et regroupant au niveau d'un même village l'ensemble des individus appartenant au même patriclan -, qnu chez les Wè de l'est - groupement de descendance qui à l'intérieur du tkè désigne les membres de lignées différentes - ; enfin le lignage mineur ou minimal, qbowon ou minhi.

Les confédérations guerrières - groupements ethno-politiques de 2ème niveau, inexistantes ailleurs en pays krou -, présentes dans le nord, le nord-est et le centre du pays wè, figurent sur la carte en couleurs sous les noms qui les désignent : Gbéon, Zibiao, Zagné, etc. Les limites à l'intérieur

de ces confédérations, ainsi que les autres limites, sont celles des groupements inférieurs, de type "tribu" ou clan, correspondant tantôt au groupement de guerre, tantôt à la fédération d'alliance, tantôt au patriclan (3).

5. Les Krou (14)

Les Krou proprement dits occupent l'extrémité sud-ouest de la Côte d'Ivoire. Ils sont d'ailleurs plus couramment appelés Kroumen, "hommes de Krou", nom donné par les Anglais aux premiers Krao de la côte libérienne qu'ils embarquèrent comme "navigateurs" - en fait comme hommes à tout faire - sur leurs bateaux dès la fin du 18ème siècle. Le recours à la main-d'oeuvre krou s'étant très rapidement généralisé sur toute la côte entre Freetown (où s'établit une colonie krou d'origine libérienne vers 1790) et Sassandra, le terme de Kroumen fut par la suite appliqué sans discernement à tous les embarqués, quelle que fût leur origine. Si, du Cavally à San Pedro, le fond de peuplement de la côte et de son arrière-pays est authentiquement krou, les Kroumen, quant à eux, forment aujourd'hui plus une catégorie socio-professionnelle qu'une entité ethnique.

Les "vrais" Krou sont à la fois peu nombreux - 18.000 environ - et inégalement répartis sur le territoire qu'ils contrôlent : à une concentration relativement importante sur un front de mer profond d'une vingtaine de kilomètres, succède un semis d'autant plus lâche que l'on s'éloigne de la côte. La densité globale n'est cependant que de 2,2 hab./km². 26 tribus, bloa ou blogba, se partagent le pays. La tribu, fédération de plusieurs patriclans (ou patrilignages majeurs), tua ou tuqba, compte une moyenne de 600 personnes, réparties en une dizaine de villages. Le tua est l'unité de base de la société krou, celle qui constitue le plus souvent le cadre exogamique. Il est rare que de nos jours le tua coïncide encore exactement avec le village : celui-ci est plutôt composé de lignages moyens relevant de tua différents, tua-minhi ou encore bo-yu ("enfants de même père").

Les Kroumen, dont les Krou forment le noyau central, occupent une place tout à fait à part dans l'économie ivoirienne. Au service des commerçants et explorateurs européens depuis des générations, passés maîtres dans l'art d'arrimer les billes de bois sur les cargos opérant dans le golfe du Bénin - activité qui a rapporté à Tabou et à son arrière-pays près de 300 millions

de francs CFA en 1973 -, ils se sont petit à petit créé un univers tourné davantage vers la mer que vers la terre. Ainsi ne font-ils aucune différence entre le "rivage" et le "village", tous deux perçus depuis la mer, et désignés par le même terme so, de l'anglais "shore"...

Peuvent être rattachés aux Krou les quelque 500 Wané, population, comme la précédente, de marins et qui assure la transition, vers l'est, avec les Noyo.

6. Les Bakwé (14)

Surnommés Touwè, "(ceux qui sont) sous les arbres" par les Krou, s'appelant eux-mêmes Srigbe, "devins-guérisseurs", par allusion à leur dextérité à fabriquer des médecines "tous azimuts", les Bakwé devraient leur nom à l'expression ba-kwè, "attraper-tirer", que scandaient leurs ancêtres quand ils effectuaient à l'unisson un travail de levage et de traction (à l'instar du "ho-hisse" français). Au nombre de 4.000 environ, ils occupent la rive droite du Sassandra, de Soubré au pays neyo, sur une profondeur moyenne de 70 kilomètres et à raison de 0,5 hab./km² seulement. Cet espace leur sert en fait plus de domaine de chasse que de territoire de culture.

Les Bakwé fournissent un exemple caractéristique de société politique de type minimal - le seul à notre connaissance en Côte d'Ivoire -, où rapports de pouvoir et rapports de parenté sont étroitement confondus. Un groupement seulement, sur les 21 unités qui constituent l'ethnie, répond à la définition d'une véritable tribu : il s'agit des Nigagba, à l'extrémité nord, qui forment une fédération d'alliance de plusieurs patriclans. Les autres entités sont toutes des groupes de parenté, patriclans (ou patrilignages majeurs), qbado, parfaitement indépendants les uns des autres, presque toujours exogames, et n'ayant jamais contracté entre eux d'autres alliances que matrimoniales. Le qbado compte 200 personnes en moyenne et comprend de 1 à 5 villages, le village s'identifiant le plus souvent au lignage moyen, grigbe, qui tend aujourd'hui à prendre la relève du qbado comme cadre de l'exogamie et, ce faisant, contribue à accroître encore davantage l'autonomie du patriclan.

Se rattachent aux Bakwé les Oubi (au nombre de 700 environ), dont les ancêtres ont quitté les berges du Sassandra pour celles du Cavally à la suite de querelles intestines.

7. Les Noyo (15)

Selon E. Jamain, parmi les nombreuses versions expliquant l'origine de l'ethnonyme, la plus crédible semble être celle qui fait du terme neyo la contraction de Néné-yo, "les enfants de Néné", ancêtre des premiers occupants de l'embouchure du Sassandra, les Gnagbia, aujourd'hui disparus. C'est en effet autour de cette embouchure que s'est constituée, du 15ème à la fin du 19ème siècle, l'entité neyo actuelle, à partir de groupements extrêmement disparates, venant des pays krou, guéré, bété, bakwé et godié, et sans doute attirés par les possibilités commerciales qu'offrait l'endroit, depuis que les Portugais avaient jeté pour la première fois l'ancre devant le rio Sao Andre en 1471. Intermédiaires obligatoires du commerce précolonial entre les populations de l'arrière-pays (Bété et même Wè, par l'intermédiaire des Kodja qui contrôlaient le fleuve) et les navires européens, les Noyo connurent leur époque de gloire, dont ils ne conservent malheureusement que le souvenir. Moins de 3.000 aujourd'hui, pour une vingtaine de villages, leur situation démographique est d'autant plus alarmante que le développement de la ville de Sassandra et de son arrière-pays immédiat a fait d'eux une entité minoritaire dans l'équation actuelle du peuplement de l'embouchure, où les allochtones sont devenus quatre fois plus nombreux que les autochtones.

L'ethnie neyo est formée de 10 "tribus", ou gbini. La tribu, commandée autrefois par un kè (de l'anglais "king"), correspond tantôt à une fédération de patriclans (ou de patrilignages majeurs), tantôt au simple patriclan (ou patrilignage). Elle se subdivise, comme chez les Godié, en lolokpa, lignages moyens, le lolokpa, unité le plus souvent encore exogamique, se définissant comme l'ensemble des individus descendant en ligne agnatique d'un même ancêtre. Le lignage moyen se segmente en lolohuri, lignages mineurs (ou minimaux), le lolohuri tendant actuellement à supplanter le lolokpa en tant que cadre de l'exogamie.

*

* *

Repliées sur elles-mêmes dans un milieu peu accueillant, formant des communautés farouchement indépendantes et se suffisant pour l'essentiel, les populations krou ne connurent que très peu de contacts avec l'extérieur

jusqu'au début de ce siècle. Au nord, le commerce du kola ne leur donnait qu'une ouverture indirecte sur le monde mandé, les courtiers et colporteurs dioula ne s'aventurant guère dans la grande forêt ; au sud, la traite avec les navires européens, qui leur livraient pratiquement "à domicile" ce dont elles manquaient, ne faisait que renforcer leur isolement.

Il en va tout autrement dès la mise en place de l'appareil colonial. A l'ombre des postes administratifs, embryons des futures villes, s'installe très vite une population, de plus en plus nombreuse, de commerçants et d'artisans, qui viennent de partout sauf des campagnes environnantes. Puis, avec le développement des cultures commerciales du café et du cacao, qui trouvent dans la forêt les conditions idéales, apparaissent les premiers immigrants agricoles. Les villes du pays krou, inexistantes il y a 80 ans, comptent aujourd'hui au total plus de 150.000 habitants, dont 2/3 d'allochtones. Quant à la zone rurale, jadis si fermée, elle a accueilli, en moins de 50 ans, près de 100.000 "étrangers". 200.000 allochtones pour 600.000 autochtones, soit déjà un rapport de 1 à 3 !

Face à une telle invasion, la culture krou a-t-elle une chance de sauvegarder longtemps son originalité ? La réponse à cette question est d'autant plus inquiétante que le principal projet de développement du Sud-Ouest ivoirien - l'ouverture d'un port à San Pedro et la mise en valeur de son arrière-pays -, en cours depuis 1968, ne pourra être mené à bon terme, dans une région aussi peu peuplée, qu'au prix d'une immigration encore plus massive.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- (1) TEIXEIRA DA MOTA (A.), Toponimos de origem portuguesa na costa ocidental de Africa, Bissau, Centro de Estudos da Guine Portuguesa, n° 14, 1950.
BEHRENS (Ch.), Les Kroumen de la Côte Occidentale d'Afrique, Université de Bordeaux III, Thèse de doctorat de 3ème cycle de Géographie, 1972.
- (2) PACHECO PEREIRA (D.), Esmeraldo de situ orbis, Bissau, Centro de Estudos da Guine Portuguesa, n° 19, 1956, Traduction et présentation de R. MAUNY.
- (3) SCHWARTZ (A.), "La mise en place des populations guéré et wobé. Essai d'interprétation historique des données de la tradition orale", in Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines, V (4), 1968 et VI (I), 1969.
- (4) VANSINA (J.), MAUNY (R.) et THOMAS (L.V.), "Introduction", in The historian in tropical Africa, Londres, Oxford University Press, 1964.
- (5) PERSON (Y.), "En quête d'une chronologie ivoirienne", in The historian in tropical Africa, Londres, Oxford University Press, 1964.
- (6) GNIELINSKI (St. von), Liberia in maps, University of London Press, 1972.
- (7) TERRAY (E.), L'organisation sociale des Dida de Côte d'Ivoire, Annales de l'Université d'Abidjan, série F, tome I, fascicule 2, 1969.
- (8) FORTES (M.) et EVANS PRITCHARD (E.E.), African political systems, Oxford, 1940.
- (9) MAQUET (J.J.), Afrique. Les civilisations noires, Paris, Horizon de France, 1962.
- (10) VIARD (R.), Les Guéré, peuple de la forêt, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1934.
JACQUIER (M.), "Note sur l'existence probable de Négrilles dans les forêts vierges de l'Ouest de la Côte d'Ivoire", in Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'AOF, janvier-mars 1935.
- (11) SCHWARTZ (A.), Le peuplement de la "zone" de Fresco : présentation ethno-sociologique, Centre ORSTOM de Petit-Bassam, 1970.
- (12) PAULME (D.), Une société de Côte d'Ivoire hier et aujourd'hui, les Bété, Paris, Mouton, 1962.
HOLAS (B.), L'image du monde bété, Paris, PUF, 1968.
DOZON (J.P.), Autochtones et allochtones face à la riziculture irriguée dans la région de Gagnoa, Centre ORSTOM de Petit-Bassam, 1974.
- (13) SCHWARTZ (A.), Tradition et changements dans la société quéré, Paris, ORSTOM, Mémoire n° 52, 1971.
- (14) SCHWARTZ (A.), travaux en cours.
- (15) JAMAIN (E.), Introduction à l'histoire précoloniale du pays neyo d'après la tradition orale, Centre ORSTOM de Petit-Bassam, 1973.